

RÉFLEXIONS SUR L'HISTORIOGRAPHIE DE LA TRADUCTION ET SES EXIGENCES SCIENTIFIQUES

“Le danger de l'histoire est qu'elle paraît facile et ne l'est pas¹. ” Paul Veyne

Depuis vingt-cinq ans environ, nous avons assisté à une sorte d’“explosion de l'histoire de la linguistique”, tant et si bien que l'on a pu affirmer qu'il s'agissait d'une discipline toute nouvelle fondée vers 1970 (Christmann 1987 : 235). Aux yeux du linguiste Robert H. Robins (1978 : ix), cet intérêt est le signe que la linguistique est parvenue à maturité, les linguistes étant désormais conscients et fiers de l'importance de l'histoire de leur discipline.

Il faut se réjouir de l'intérêt grandissant que connaît aussi l'histoire de la traduction. Plusieurs observateurs ont remarqué que, depuis quelques années, l'exploration historique connaît une faveur sans précédent en traductologie. L'un d'eux, José Lambert (1993a : 91), voit avec raison “un lien entre l'historiographie de la traduction et le besoin de légitimation d'une discipline nouvelle”. La traductologie, domaine d'études en plein essor, ne peut se permettre de faire l'économie d'un retour aux sources, même s'il serait prétentieux de croire que nous pouvons savoir du passé tout ce qu'il a été. Plus que jamais nous avons besoin d'historiens de la traduction (Lambert 1993b : 22).

Je vais donc aujourd'hui vous entretenir d'historiographie de la traduction, c'est-à-dire des recherches consacrées à l'histoire de la traduction. Il me semble opportun de réfléchir à ce domaine d'études relativement nouveau, si l'on veut en consolider les acquis, en définir les objectifs, en préciser les méthodes de recherche, en clarifier les exigences scientifiques et en optimiser les applications pédagogiques. Mon exposé comportera trois parties. Dans un premier temps, je tenterai de répondre à la double question “Qui sont les historiens de la traduction?” et “Quelle est la nature de leurs travaux?”. Dans la deuxième partie, j'examinerai, d'un point de vue épistémologique, ce que, à mon avis, ne saurait être l'histoire de la traduction, telle que je la conçois. Enfin, dans la troisième et dernière partie, je décrirai sommairement la façon dont les historiens professionnels définissent de nos jours l'histoire, et tenterai de tirer de cette définition quelques enseignements utiles pour les historiens de la traduction.

I — Les historiens de la traduction et leurs travaux

Il n'est pas inutile de nous demander qui sont les historiens de la traduction. L'histoire de la traduction est désormais matière d'enseignement dans les établissements de formation de traducteurs et d'interprètes. On imagine mal un programme d'études universitaires préparant à ces professions qui ne comporterait aucun cours d'histoire générale de la traduction. Les futurs spécialistes de la communication interlinguistique et interculturelle

ont besoin d'acquérir le sens de l'évolution des cultures et d'être initiés aux stratégies de traduction mises en œuvre par les traducteurs d'autrefois². La connaissance de ces stratégies est de nature à éclairer les choix raisonnés qu'ils auront à faire dans l'exercice quotidien de leur profession. Autrement dit, quand on étudie les diverses techniques de traduction appliquées par les traducteurs du passé, on constate la relativité des notions de fidélité et d'équivalences, et on découvre que la réalité est beaucoup plus complexe que ne laisse croire l'aporie : "Faut-il traduire littéralement ou librement?" Aussi, j'estime, comme Lieven D'hulst (1994 : 12-13), qu'il est indispensable de mettre l'histoire de la traduction au service de la traductologie et de son enseignement, afin que le futur traducteur acquière une connaissance aussi large et aussi complète que possible de la profession qu'il a choisie, sans quoi il risque de n'être qu'un technicien à courte vue.

L'enseignement a donc donné à Clio de nouveaux serviteurs : un certain nombre de professeurs sont devenus des historiens "généralistes" de la traduction. Cela m'apparaît aussi un phénomène nouveau en traductologie. Dans les cas les meilleurs, ces historiens s'efforcent de dégager le continuum de la pensée traductologique, tout en faisant connaître les grands traducteurs de l'histoire et les principaux débats qui ont entouré la pratique de la traduction. Le nombre de ces généralistes n'est pas encore très élevé, mais il est permis de croire qu'il ira grandissant.

On aurait tort, cependant, de penser que les historiens de la traduction se recrutent uniquement dans les écoles et instituts de traduction. S'intéressent aussi à certains aspects de l'histoire de la traduction, et cela depuis fort longtemps, des spécialistes des études anciennes, des philologues, des linguistes, des anglicistes, des littéraires (qu'ils soient médiévistes, seizémistes, etc., ou encore comparatistes), les historiens des sciences, les historiens de la Bible et de nombreux spécialistes d'autres disciplines, parfois très éloignées de la traduction³. Il est bien qu'il en soit ainsi, car l'historien généraliste fera son miel des études pointues de nombreux spécialistes, qu'ils aient ou non traité d'histoire de la traduction. C'est que le territoire à explorer est immense. Aussi loin que l'historien porte son regard, il voit des traducteurs et des interprètes à l'œuvre. La traduction, comme chacun sait, embrasse la quasi-totalité des connaissances :

Vouloir écrire une histoire de la traduction, c'est essayer de répondre à toute une série de questions. Depuis quand traduit-on? Pourquoi traduit-on? A-t-on toujours traduit de la même façon? Et la liste pourrait s'allonger. C'est dire que l'entreprise est vaste. Étudier l'histoire de la traduction, en effet, équivaut en quelque sorte à reprendre l'histoire du monde, l'histoire des civilisations, mais par le biais de la traduction (Van Hoof 1991 : 7).

Or, "nul ne peut être expert en tout", affirme un adage d'Érasme. D'où la nécessité de la collaboration interdisciplinaire. La recherche en histoire de la traduction commande l'entraide, l'appui mutuel. Ce que Robert H. Robins (1978 : xiii) dit à propos de l'histoire de la linguistique s'applique mot pour mot à l'histoire de la traduction :

No one person can possibly claim first-hand knowledge or anything like it over the whole. He who is master of one area of specialization must accept the secondary and tertiary work of others for the background of his

special period and its predecessors and successors; and anyone rash enough to try to write on the history of linguistics overall is even more at the mercy of other people's scholarship, just as he is, to a far greater extent, indebted to them and to their prior labours.

Entre disciplines proches ou lointaines, il faudra donc négocier des alliances. L'histoire de la traduction se situe au carrefour de disciplines convergentes s'appuyant, s'étayant, se suppléant l'une l'autre.

Le système de production en historiographie de la traduction est complexe, morcelé, voire désordonné, car les sujets dignes de retenir l'attention des chercheurs sont d'une prodigieuse variété (Radó 1964, 1965, 1985). Il ne faut donc pas s'étonner que les recherches aient pris les voies les plus diverses. Jusqu'ici, les historiens de la traduction ont produit un nombre déjà considérable de travaux, de qualité évidemment inégale. Voici un bref inventaire des lieux sous la forme d'une énumération : grands panoramas internationaux⁴, analyse de l'évolution de la traduction dans un pays (ex. : la traduction aux Pays-Bas et en Flandre), études portant sur la traduction d'un genre de documents particuliers (ex. : les textes scientifiques en Chine; les textes médicaux en Occident), histoire des traductions de la Bible, étude d'une période donnée (ex. : les abbassides, le Moyen Âge), portraits ou biographies de traducteurs, études consacrées à une manière particulière de traduire (ex. : les "belles infidèles", la reconstitution de l'"historicité"⁵), études sur la diffusion et la réception des traductions d'un écrivain (ex. : Cervantès en France, Shakespeare en Europe) ou d'une œuvre (ex. : le *Roland furieux* de l'Arioste en France), historique d'une société professionnelle ou d'un grand organisme de traduction, historique d'une discipline connexe à la traduction (ex. : la terminologie), histoire thématique (voir *infra*, note 25), etc.

La discipline a aussi commencé à se doter d'instruments de recherche : anthologies, bibliographies, dictionnaires des traducteurs, répertoire des historiens de la traduction⁶, etc. Il existe déjà une encyclopédie de la traduction pour le chinois et l'anglais (Chan Sin-Wai et Pollard 1995), et pas moins de trois autres encyclopédies en chantier. Dans chacune d'elles, le volet histoire occupe une place non négligeable. On constate que, depuis les années 1970, le rythme des publications à caractère historique va s'accroissant. À tous ces ouvrages s'ajoutent les innombrables articles paraissant dans les revues savantes. Je suis de ceux, enfin, qui regrettent qu'il n'y ait pas encore de revue consacrée exclusivement à l'histoire de la traduction.

Tels sont quelques-uns des grands axes de recherche en histoire de la traduction. La majorité des travaux sont produits par des traductologues généralistes ou des spécialistes d'autres disciplines, rarement par des historiens de formation rompus aux techniques de recherche en histoire. Il m'apparaît donc important que les auteurs de ces travaux sachent comment les historiens dits "professionnels" conçoivent de nos jours la science de l'histoire, quelles sont les règles et conventions qui gouvernent l'écriture de l'histoire et quelles sont les qualités qui font les bons historiens⁷.

Je ne vous apprendrai rien en vous rappelant qu'au fil des siècles la conception de l'histoire a beaucoup évolué dans les ateliers de Clio. Déjà à l'origine, Hérodote n'écrit pas l'histoire de la même manière que Thucydide. (Nous y reviendrons.) Pour Cicéron et Quintilien, l'histoire est une branche de l'éloquence : l'historien doit captiver, émouvoir ses lecteurs⁸. De même, on peut distinguer la manière des clercs historiens du Moyen

Âge, celle des humanistes de la Renaissance, celle des Lumières, en particulier de Voltaire⁹, celle des positivistes du XIX^e siècle (le siècle de l'histoire-érudition) ou encore celle des historiens contemporains qui pratiquent ce qu'il est convenu d'appeler la "nouvelle histoire". Ce n'est pas mon propos de faire ici l'historiographie¹⁰ de l'histoire générale. S'il y a cent façons d'écrire l'histoire, il y en a de bonnes et de mauvaises. Aussi, avant d'aller plus loin, voyons quelles seraient les mauvaises façons de penser et de pratiquer l'histoire de la traduction.

II — Comment ne pas écrire l'histoire de la traduction

J'estime qu'il y a au moins cinq façons d'écrire l'histoire qui ne correspondent pas aux exigences modernes de la recherche historique.

1. Éliminons d'emblée le genre de la chronique ou des annales, qui consisterait à dérouler le film chronologique des événements relatifs à la traduction, si tant est que la chose soit possible. En revanche, une chronologie des événements survenus en histoire de la traduction au cours d'une période bien délimitée pourrait se révéler utile. De telles chronologies figurent souvent dans les ouvrages d'histoire générale. L'académicien Georges Duby (1987 : 346-350), par exemple, en a annexé une à son histoire illustrée du Moyen Âge publiée chez Hachette.

2. colliger les traductions produites dans le passé ne serait pas non plus une façon d'écrire l'histoire de la traduction. L'histoire d'un pays ne se ramène pas à une succession de batailles. L'histoire-traductions ne vaut donc guère mieux que l'histoire-batailles, l'histoire événementielle. Cela dit, les répertoires de traductions ont leur utilité, tout comme les chronologies. L'ouvrage de Paul Chavy, *Traducteurs d'autrefois* (1988), est assurément un modèle du genre.

3. L'histoire de la traduction ne saurait non plus prendre la forme d'une collecte de témoignages, d'idées reçues ou de généralités sur la traduction. Et pourtant, ce n'est pas la matière qui manque. À propos de la masse des observations léguées par la cohorte des traducteurs depuis Cicéron, Georges Mounin (1976 : 89-90) a eu ce jugement sévère :

[I]l s'agit toujours de réflexions littéraires, qui constituent une masse énorme de témoignages plutôt que de recherches, une accumulation d'intuitions, des collections de recettes ou de généralités, voire de banalités répétées de siècle en siècle, ou encore de formulations catégoriques indémontrées, mêlées avec une richesse extraordinaire de faits concrets bien observés : un praticisme et un empirisme de très bons artisans.

Selon Georges Mounin, cette masse d'observations ne constitue pas un savoir organisé, point de vue qu'il avait déjà exprimé dans son ouvrage célèbre *Les Problèmes théoriques de la traduction*¹¹. Il y aurait beaucoup à dire à propos de cette citation, en particulier, il est inexact d'affirmer que seuls les traducteurs littéraires ont légué des témoignages sur leur travail ("Il s'agit *toujours* de réflexions littéraires..."). Mais convenons avec Mounin que l'on peut collectionner *ad infinitum* ce que les traducteurs du passé ont écrit sur leur

métier sans que cela constitue pour autant une théorie cohérente de la traduction pas plus que son histoire.

4. Pour remettre en mémoire les traducteurs d'hier, l'historiographie de la traduction ne saurait non plus prendre la forme de récits anecdotiques sur la traduction. S'il est vrai que l'anecdote est le sel qui corrige l'insipidité des faits, elle doit satisfaire à une triple exigence : *a*) être véridique, c'est-à-dire ne pas appartenir à la légende, *b*) être vérifiable, c'est-à-dire étayée par au moins une source fiable, et *c*) être pertinente, c'est-à-dire significative. Voici, à titre d'exemple, trois anecdotes d'inégale valeur historique.

Première anecdote. Il y aurait eu, paraît-il, dans l'antique Carthage (IX^e siècle av. J.-C.) une sorte de caste d'interprètes jouissant de privilèges. Ses membres avaient le crâne rasé et portaient, en guise de signe distinctif, un tatouage reproduisant un perroquet. Ce perroquet avait les ailes refermées si l'interprète pratiquait une seule langue étrangère, ou les ailes déployées s'il en connaissait plusieurs. Cette anecdote est intéressante en soi, car elle nous renseigne sur ce qui pourrait bien être le premier mode de classification des interprètes. Le malheur est que personne jusqu'ici n'a été capable de fournir une attestation irréfutable de la chose.

Deuxième anecdote. À la fin de son ouvrage *The Art of Translation*, Theodore Savory (1968 : 83-84) écrit que nous avons toutes les raisons de croire que le triste destin d'Hiroshima aurait été la conséquence d'une erreur de traduction. À l'issue de la Conférence de Potsdam (1945), Staline, Truman et Churchill adressèrent un ultimatum aux Japonais, exigeant leur reddition. La réponse des Japonais renfermait le mot *mokusatsu*, mot qui donnait à leur message la teneur suivante : “Nous vous ferons connaître notre réponse une fois que nous aurons discuté de la question.” Dans la version anglaise qui parvint à Washington, *mokusatsu* aurait été traduit pas le verbe *to ignore*, ce qui, évidemment, modifiait radicalement le sens du message des Japonais qui, selon cette version, affichaient une fin de non-recevoir. Selon Savory, cela aurait contribué à convaincre les Américains de larguer leur bombe meurtrière sur Hiroshima. Mais d'où Savory a-t-il tiré cette information? De documents officiels? Sont-ils authentiques? A-t-il pu prendre connaissance du message original et de sa version traduite? L'auteur reste muet sur ses sources. Qui dit que les services de propagande américains n'ont pas forgé cette histoire afin d'atténuer la responsabilité des États-Unis lorsque fut connue l'ampleur de l'hécatombe? Mensonge officiel? Désinformation? Tout est possible.

Troisième anecdote. Au IX^e siècle, à Bagdad, le calife al-Ma'mûn payait son traducteur Hunayn ibn Ishâq l'équivalent en or du poids des manuscrits traduits. La connaissance de ce fait, attestée par des documents d'époque, nous renseigne sur l'importance que le calife accordait aux traductions, qui avaient beaucoup de “prix” à ses yeux, et aussi sur l'estime dont jouissait le traducteur. En outre, comme on rapporte que ce dernier transcrivait ses traductions sur du papier particulièrement épais et lourd — qui n'y aurait pas pensé? —, on peut en déduire que Hunayn n'était pas détaché des biens terrestres et qu'il était peut-être même âpre au gain. Il s'enrichit en tout cas considérablement. Pour un historien rigoureux, ces trois anecdotes n'ont pas le même poids scientifique. Seule la troisième a une valeur historique et a sa place dans un manuel d'histoire : elle est la seule qui satisfasse aux trois exigences scientifiques énumérées plus haut : elle est véridique, vérifiable et pertinente. Faute d'au moins une preuve

documentaire fiable, force est de suspecter la véracité des deux autres anecdotes¹². Tant qu'elles ne seront pas démontrées, on ne pourra pas les verser au dossier de l'histoire.

5. Enfin, l'historiographie de la traduction ne saurait être non plus uniquement une collection de biographies de traducteurs ou de théoriciens, si éminents soient-ils. “Good biography makes bad history”, affirme Edward H. Carr (1964 : 45). Par cette formule lapidaire qui a le poids d'une boutade, Carr veut faire comprendre que l'historien doit traiter l'individu comme faisant partie d'un tout et que, contrairement à une conception naïve de l'histoire, il est faux de croire que ce sont les individus qui façonnent ou orientent délibérément la grande marche de l'évolution humaine. Ils sont beaucoup plus les produits de l'évolution historique que ses artisans¹³.

Cela dit, les biographies produites selon les règles de l'art et avec une grande rigueur scientifique (sont exclues les biographies romancées) peuvent apporter une contribution essentielle aux études sur la traduction. Voir plus clair dans la vie d'un auteur c'est souvent voir moins trouble dans son œuvre. Il est indispensable de connaître en détail la vie d'un traducteur représentatif d'une tendance, d'un mouvement, d'une théorie, si l'on veut pouvoir déceler les influences qu'il a subies ou exercées, si l'on veut être en mesure de bien saisir ce que Konrad Koerner (1978b : 44) appelle le *climate of opinion* prévalant à une époque donnée, expression que nous pourrions traduire librement par “le climat intellectuel ambiant”, “le courant de pensée dominant¹⁴”, l’“atmosphère mentale du temps” (Bloch 1993 : 93) ou même par l’“odeur du siècle” en reprenant une métaphore chère à Louis Veuillot (1813-1883) et qu'Antoine Rivarol¹⁵ avait déjà utilisée avant lui. Bien qu'il soit tenu de s'immerger dans le siècle qu'il étudie, si reculé soit-il, l'historien ne peut s'abstraire des courants intellectuels de son époque et ces courants façonnent sa pensée.

La biographie est un genre, toutefois, qui comporte plusieurs écueils qu'il faut savoir éviter. C'est un genre plus propice aux passions qu'à la sereine objectivité. Quand un historien est prêt à consacrer plusieurs années de recherches pour faire revivre un personnage en son temps, c'est généralement qu'il lui voue une certaine admiration, qu'il le tient pour maître ou modèle. Mais en histoire, comme en amour, raison et passion ne font pas toujours bon ménage. Quand Edmond Cary (1963 : 6) écrit dans *Les Grands traducteurs français* qu’“Étienne Dolet est notre plus grand théoricien de la traduction”, il se laisse emporter par l'admiration qu'il porte à l'humaniste du XVI^e siècle. Il verse dans le dithyrambe, se transforme en panégyriste. Même en 1963, date de publication de l'ouvrage de Cary, cette affirmation était exagérée, ce qu'a bien vu Michel Ballard (1992 : 275-276), qui écrit dans son ouvrage *De Cicéron à Benjamin* : “[N]ous pensons que les principes énoncés par Dolet cristallisent certes une prise de conscience de la traduction comme activité spécifique mais ne constituent pas une étude, ils fondent à peine une science en raison de leur caractère succinct.” Que Dolet ait introduit dans la langue française les mots traduction et traducteur, qu'il ait énoncé cinq règles générales de traduction et qu'il ait été étranglé et brûlé sur un bûcher pour avoir commis un contresens ne suffisent pas pour l'auréoler du titre de “plus grand théoricien de la traduction”.

Les bonnes biographies contribuent à remettre de l'ordre dans l'histoire. Très tôt, par exemple, la légende s'est emparée de Jacques Amyot. Les biographes du traducteur des *Vies parallèles* de Plutarque s'étant recopiés les uns les autres, ils ont tous exagéré le misérabilisme des premières années de la vie du traducteur comme pour donner plus

d'éclat aux honneurs dont fut couvert Amyot parvenu aux plus hauts sommets de son état ecclésiastique. Ces biographies étaient construites avant l'heure sur le modèle des romans Harlequin. En 1941, le Roumain Alexandre Cioranescu, réputé le meilleur biographe du "prince des traducteurs", s'employa à faire la part du vrai et de la légende. En s'appuyant sur des documents authentiques, dont certains inédits, il expurgea la biographie d'Amyot des fables dont l'avaient encombrée ceux que l'on peut qualifier de romanciers de l'histoire¹⁶, d'auteurs d'histoire-fiction ou de biographies édifiantes (Cioranescu 1941 : 7-15; Demaizière 1986 : 50ss). Quant aux autobiographies et aux mémoires, genres propices aux plaidoyers *pro domo* et aux règlements de comptes, quel historien serait assez naïf de prendre pour argent comptant tout ce qui y est dit?

En somme, l'histoire de la traduction ne saurait prendre la forme ni de chroniques ou d'annales, ni d'une compilation indigeste de traductions et de retraductions, ni d'une collection de témoignages sur la traduction, ni de récits anecdotiques, ni d'une série de biographies de traducteurs, si utiles que puissent être les bonnes biographies. En outre, l'histoire étant une science objective qui repose sur des sources critiquées¹⁷, l'historien de la traduction doit savoir résister à une triple tentation : *a*) La tentation rhétorique, qui le porte à composer des morceaux de bravoure, à penser que l'histoire est matière à émotion, comme le croyait Cicéron, le souci du beau et du bien dit l'emportant sur celui du vrai et du bien compris. En histoire, le brillant ne remplacera jamais la preuve documentée. *b*) La tentation politique, qui consiste à idéaliser des personnages, à chanter des génies, à s'apitoyer sur le sort des martyrs de l'intolérance (ex. : les traducteurs ayant péri sur les bûchers de l'Inquisition). Cette idéalisation se détache souvent sur fond d'exaltation religieuse, politique ou nationale (ex. : faire valoir la supériorité d'une langue nationale). La tentation politique peut aussi prendre la forme d'un réquisitoire, où percent alors des jugements sans indulgence, ce qui ne vaut guère mieux que les coups d'encensoir des biographies de thuriféraires. *c*) La tentation éthique, qui transforme les livres d'histoire en recueils de maximes ou en ouvrages de morale, publications où fourmillent éloges et blâmes. Bref, l'historien de la traduction n'est ni porte-drapeau, ni juge, ni philosophe, ni moraliste.

III — Écrire l'histoire en historien professionnel

Après avoir écarté cinq façons d'écrire l'histoire de la traduction, voyons maintenant — ce sera mon troisième et dernier point — comment il convient de concevoir l'écriture de l'histoire. Pour ce faire, il importe de connaître le point de vue des historiens "professionnels" contemporains sur le sujet. Sans entrer dans les détails (des ouvrages entiers ont été consacrés à cet aspect de l'historiographie), disons à la suite de Collingwood (1956 : 10-11) et en forçant le trait : *a*) que l'histoire est une science, c'est-à-dire qu'elle cherche à trouver la réponse à des hypothèses; *b*) qu'elle s'intéresse aux faits et gestes des hommes du passé; *c*) qu'elle procède par interprétation des faits; et, *d*) qu'elle constitue un moyen pour l'homme de mieux se connaître. Paul Veyne (1971 : 10) dit la même chose lorsqu'il écrit : "[L]es historiens racontent des événements vrais qui ont l'homme pour acteur; l'histoire est un roman vrai."

Attardons-nous, si vous le voulez bien, au maître mot de la démarche historique : l'interprétation. Comme la philosophie, la théologie ou toute science naturelle, l'histoire

est une façon de penser, d'argumenter. Son objet n'est pas le fait, cet "atome prétendu de l'histoire", selon Lucien Febvre (1953 : 7). "[T]he facts of history are nothing, interpretation is everything", affirme Edward H. Carr (1964 : 27), qui écrit encore : "[I]nterpretation [...] is the life-blood of history" (*ibid.* : 28). Il faut bien comprendre que l'histoire est essentiellement matière d'interprétation. Tout comme la traduction, d'ailleurs, qui ne saurait se concevoir sans interprétation du sens des mots en contexte. De même, on ne saurait concevoir l'histoire sans l'interprétation des faits en situation. Interpréter les faits, c'est leur donner un sens. Et comment l'historien parvient-il à donner un sens aux faits? Il y arrive en cherchant à répondre à la question "Pourquoi?". Autrement dit, l'étude de l'histoire bien comprise est l'étude des causes en vue de reconstruire le passé de façon cohérente¹⁸.

Mais énumérer les causes ne suffit pas pour produire un travail scientifique de valeur. Il faut aussi les hiérarchiser en les classant par ordre d'importance. C'est sur ce classement que repose l'argumentation en histoire. La vérité historique n'est jamais que reconstruction de ce qui n'est plus, mais cette reconstruction doit être authentique et ne pas s'enfoncer dans les brumes de la légende et des inventions romanesques, comme nous l'avons vu à propos des anecdotes et des biographies. L'histoire, contrairement à la vision qu'en avait Hérodote lui-même, n'est pas faite d'une succession d'histoires (avec un s). L'historiographie serait née avec Hérodote, comme chacun sait, dans la deuxième moitié du V^e siècle av. j.-c., mais c'est véritablement avec Thucydide, son cadet d'une vingtaine d'années, que naît l'histoire en tant que science. Le mérite de Thucydide est d'avoir introduit la méthode critique en histoire. Il pratiquait un examen systématique de ses sources d'information¹⁹. Ce faisant, il utilisait déjà l'arme absolue de la connaissance scientifique : le doute méthodique. Contrairement à Hérodote, Thucydide cherchait aussi de façon rationnelle l'enchaînement des causes, immédiates et lointaines, bien que, sur ce point, on lui ait reproché d'avoir manqué de rigueur. En arpenter le passé, il ne retenait pas simplement la chronologie des faits et leur côté anecdotique, il leur donnait une valeur réellement historique (Carbonell 1993 : 10) en cherchant des liaisons explicatives, des liens d'intelligibilité. Il est, à mes yeux, le véritable père de l'histoire moderne, Hérodote étant plutôt le père des conteurs. L'œuvre de Thucydide a d'ailleurs marqué la pensée historique occidentale et son influence est évidente, entre autres, chez Xénophon, Salluste et Tacite. Hérodote, quant à lui, a eu peu d'élèves.

Les historiens modernes ne cherchent plus à dégager des lois universelles²⁰, comme prétendaient pouvoir le faire les historiens positivistes du XIX^e siècle (Bloch 1993 : 75). Ils se contentent d'essayer de démêler les causes, de comprendre pourquoi et comment les événements du passé ont eu lieu, pourquoi et comment les hommes ont agi de telle ou telle manière, pourquoi et comment telle société a périclité après avoir connu un apogée de puissance et de gloire. Ils débrouillent, ordonnent, construisent. Écrire l'histoire c'est essentiellement chercher à comprendre²¹.

L'historien de la traduction, quant à lui, cherchera, par exemple, à savoir pourquoi les traducteurs des XVII^e et XVIII^e siècles ont, pour la plupart, cédé à la pratique aplatissante de la naturalisation des œuvres étrangères au moyen de l'anachronisme systématique. Pourquoi ceux du XIX^e siècle, réagissant à l'ethnocentrisme des premiers, ont plutôt cherché à dépayser les lecteurs en mettant en relief l'exotisme des œuvres étrangères, en accentuant les contrastes et les effets d'archaïsme et d'éloignement. Leconte de Lisle, par exemple, dans sa traduction de l'*Illiade* (1866) d'Homère produit un

effet de recul historique en ne francisant pas les noms propres ni les toponymes de l'œuvre originale²². Sous la plume du poète-traducteur, Achille se métamorphose en Akhilleus, les Achéens en Akhaiens, Hector en Hektôr, Chrysès en Khrysès, Priam en Priamos, etc. Ce n'est pas un hasard si un historien appartenant à la même période que Leconte de Lisle, Augustin Thierry (1795-1856), animé lui aussi du souci de reconstituer la couleur locale, eut recours, dans ses *Récits des temps mérovingiens* (1840), au même procédé. L'historien germanisa les noms mérovingiens en les hérissant de consonnes et d'aspirations : Sighebert, Hilperik, Chlodowig, Chloter, Gonthramm, etc. (Carbonell 1993 : 87; Mounin 1994 : 95).

Même la périodisation en histoire est une hypothèse d'historien et non un fait historique. Son caractère est très relatif. Cet outil commode de travail n'est valide que s'il éclaire les faits. Sa validité dépend de l'interprétation que l'historien donne aux faits. Quand commence la Renaissance? Tout dépend de l'interprétation que l'historien donnera à certains événements. Quand apparaissent les premières véritables traductions au Moyen Âge? Tout dépend de la notion de fidélité que retiendra l'historien de la traduction.

Il va de soi aussi que tous les faits ou “sources²³” du passé n'ont pas une valeur historique. C'est encore l'historien qui leur donne cette valeur et, ce faisant, il construit son objet, crée ses matériaux. En voici un exemple. Des milliers de personnes ont traversé le Rubicon avant et après César sans que cela constitue pour autant des faits historiques. César, lui, l'a franchi sans l'autorisation du Sénat pour se rendre en Gaule cisalpine, décision qui déclencha une guerre civile. Aux yeux d'un historien, cet événement revêt une valeur historique non pas en raison de l'importance du personnage — César a traversé bien d'autres cours d'eau sans que les manuels d'histoire en fassent la moindre mention —, mais en raison du caractère hardi, voire provocateur de sa décision et de ses conséquences. La même règle s'applique aux faits relatifs à l'histoire de la traduction. Le fondateur de Québec, Samuel de Champlain, place en 1610 le jeune Étienne Brûlé dans la tribu des Algonquins pour qu'il y apprenne la langue et lui serve ensuite d'interprète. Ce fait revêt un caractère historique, car Champlain inaugure alors (sans en être conscient) l'institution des “interprètes-résidents”, c'est-à-dire des interprètes qui iront vivre dans les tribus autochtones, se vêtiront à l'indienne et cumuleront les fonctions d'ambassadeurs, d'agents commerciaux et d'intermédiaires pour les langues.

L'historien (“non professionnel”) de la traduction soucieux d'écrire l'histoire à la manière d'un historien “professionnel”, selon les règles de cette science, retiendra que la tâche de l'historien consiste à moissonner patiemment des faits véridiques, à retenir et à engranger les plus pertinents, puis à les réunir logiquement dans un réseau cohérent de causes et d'effets ayant une forte valeur explicative. Voilà ce que signifie au sens moderne du terme “écrire l'histoire”. La vérité historique jaillit des lentes analyses et synthèses de l'historien. À l'histoire-compilation, à l'histoire-tableau (anecdotique), à l'histoire-biographie, on préférera donc l'histoire-synthèse, l'histoire-compréhension, l'histoire-explication.

En histoire comme en traduction, l'interprétation fait nécessairement appel aux jugements de valeur. Tout historien, si rigoureux soit-il, et malgré l'étendue de ses “fouilles” archivistiques et la fiabilité de sa documentation, ne peut écrire l'histoire qu'à travers les filtres de son jugement et de sa perception de la réalité. Ne pratiquant pas une science exacte, l'historien procède inévitablement à une réappropriation critique du passé. Toute histoire est choix. Cela ne signifie pas pour autant qu'il baigne dans une

subjectivité absolue et qu'il peut réinventer le passé à sa guise. Un historien peut dire des choses qui sont vraies et les dire de façon objective. Laissons les sceptiques penser que l'histoire est l'accumulation de choses fausses dites par des gens qui n'étaient pas là. Un historien est objectif s'il rapporte les faits sans les manipuler ni dissimuler ceux qui risqueraient d'infirmer sa thèse, et s'il retient les bons faits, c'est-à-dire les plus pertinents selon son hypothèse de départ²⁴. Il lui faut être capable aussi de dépasser la vision étroite que lui imposent sa société et sa culture, d'éviter de projeter ses idées, ses sentiments, ses préoccupations d'homme du XX^e siècle dans les esprits et les cœurs des hommes et des femmes d'un autre temps. L'anachronisme, péché irrémédiable de l'historien.

Retenons, pour conclure, que raconter des histoires (dans les deux sens du mot) n'est pas écrire l'histoire. Écrire l'histoire de la traduction, consiste à l'arrimer à l'histoire intellectuelle, littéraire et sociale, voire politique et économique de l'époque étudiée en s'interrogeant sur le "Comment?" et le "Pourquoi?" des événements du passé. Mes travaux en histoire de la traduction au Canada (Delisle 1975, 1977, 1984, 1987, 1990), par exemple, ont clairement fait ressortir la correspondance existant entre, d'une part, le nombre de postes en traduction, les échelles de rémunération et le nombre de services employant des traducteurs et, d'autre part, la législation linguistique, la situation économique et les tensions politiques entre le Québec francophone et le Canada anglais. Les courbes de ces variables présentent d'étonnantes corrélations. Cet exemple, tiré de l'histoire récente, vaut, *mutatis mutandis*, pour toute autre période de l'histoire de la traduction. Une contextualisation large s'impose si l'on veut acquérir une vision fidèle d'une réalité historique. Un fait ne peut être séparé des circonstances historiques qui l'ont vu naître. "Jamais, écrit Marc Bloch (1993 : 89), un phénomène historique ne s'explique pleinement en dehors de l'étude de son moment." Sans cet effort de contextualisation, comment serait-il possible de suivre le fil des filiations²⁵ ou des courants de pensée en traductologie? Comment pourrait-on repérer les moments de rupture, isoler les progrès accomplis, jauger l'importance d'un traducteur ou mesurer le rayonnement d'une traduction?

À ce propos, il faudra en venir sans doute à descendre des crêtes et à s'intéresser à des traducteurs qui ne sont pas des figures de proue, mais méritent néanmoins d'être sauvés de l'oubli. Michel Ballard (1992) a d'ailleurs commencé à le faire en "réhabilitant", pour ainsi dire, les traducteurs Claude-Gaspard Bachet de Méziriac (1581-1638) et Gaspard de Tende (1618-1697). Lieven D'hulst (1990) a aussi, dans son anthologie *Cent ans de théorie française de la traduction* tiré de l'ombre bon nombre de traducteurs oubliés de la période allant de 1748 à 1847. Les historiens ayant collaboré à la rédaction de l'ouvrage *Les Traducteurs dans l'histoire*²⁶ (Delisle et Woodsworth 1995) nous font eux aussi découvrir des traducteurs dont l'apport est immense : Yan Fu (Chine), Yesudas Ramachandra (Inde), Joost van den Vondel (Pays-Bas), Pierre Coste (France), Constance Garnett (Angleterre), Judah ibn Tibbon (Espagne) et plusieurs autres.

Par ailleurs, l'iconographie de la traduction est un domaine de recherche qui a retenu l'attention de bien peu de chercheurs jusqu'ici. Et pourtant, c'est un domaine qui vaut qu'on s'y intéresse. Il serait faux de croire que les traducteurs sont des fantômes, des abstractions, des ouvriers de l'ombre sans visage. Mes recherches, encore embryonnaires, sur l'iconographie de la traduction m'ont révélé qu'il existe de superbes miniatures médiévales représentant des traducteurs au travail ou offrant leur traduction à un roi ou à un commanditaire, de nombreux monuments élevés à leur mémoire, des tableaux de

grands maîtres (on a dénombré plus de 1300 tableaux ayant pour thème saint Jérôme), des photos, des gravures, des sculptures, un bas-relief égyptien représentant un interprète dédoublé (Kurz 1985, 1986a), un sarcophage romain d'un interprète (Kurz 1986b), des timbres-poste, des cartes postales, etc. En traduction, l'iconographie n'a sans doute pas l'importance des sciences auxiliaires de l'historien professionnel, que sont l'épigraphie, la numismatique, l'héraldique, l'onomastique, la généalogie, mais on aurait tort de l'exclure du champ des études diachroniques de la traduction. J'ai pu constater déjà à maintes reprises l'utilité pédagogique de ces documents iconographiques.

Vous aurez compris que je suis un ferme partisan d'une vision large de l'historiographie de la traduction. Tous les axes de recherche, toutes les pistes et hypothèses valables m'apparaissent légitimes. En raison même de la jeunesse de la discipline, il faut se garder de l'entourer de murailles, de l'enfermer dans un cadre trop étroit en en faisant, par exemple, uniquement une province de la littérature. Ce serait aussi restreindre l'histoire de la traduction que de la limiter à l'histoire des "théories" anciennes de la traduction. Il faut évidemment s'intéresser à l'étude de l'évolution des notions ayant servi d'appui à la réflexion sur la traduction, mais trop de concepts, trop de doctrine²⁷ risquent de faire oublier l'essentiel, c'est-à-dire la vie. Or, l'histoire est d'abord et avant tout reconstitution de la vie, car elle est, comme l'a écrit Marc Bloch, "la science des hommes dans le temps et qui sans cesse a besoin d'unir l'étude des morts à celle des vivants". Dans son acception étymologique, le mot "histoire" ne désigne-t-il pas "des témoignages sur la vie réelle"? Permettez-moi de citer, en terminant, l'historien français Lucien Febvre²⁸. Ce qu'il dit de l'histoire résume à la fois la substance de mon propos et ma conception de l'histoire de la traduction. "[L'] histoire, écrit Febvre, est une science de la vie. Et c'est bien la vie qu'elle prétend reconstituer. Le médecin n'étudie pas le cadavre parce qu'il est cadavre. Il l'étudie parce qu'il explique la vie" (cité par Thuillier et Tulard 1993 : 90).

Notes

1. *Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie* : p. 267.
2. "If translation studies is not supposed to only train translators, it can turn its attention to the analysis of the enormously important part that translation has played in the development and evolution of cultures" (Lefevre 1993 : 240). La linguistique proclame avec Antoine Meillet que tout fait de langue manifeste un fait de civilisation.
3. Theodore Savory (1896-?), auteur de *The Art of Translation* (c1957, 1968), était zoologiste. Il avait comme spécialité l'arachnologie, c'est-à-dire l'étude des araignées.
4. Ces fresques historiques couvrent surtout l'Occident et le Moyen-Orient. Je pense notamment à celles de Kelly (1979), de Renner (1989), de Van Hoof (1991) et de Ballard (1992).
5. Terme employé par Georges Mounin (1993 : 93 et *passim*) pour décrire les traductions produites au XIX^e siècle par des traducteurs tels que Paul-Louis Courier, Émile Littré, Stéphane Mallarmé, Joseph Bédier, Leconte de Lisle.

6. Le Comité pour l'histoire de la traduction de la Fédération internationale des traducteurs publie, depuis 1991, un *Répertoire mondial des historiens de la traduction*. La troisième édition (1996) recense plus de 150 historiens d'une vingtaine de pays (Delisle et Woodsworth 1996).

7. L'auteur qui, à mon avis, a produit le meilleur état de la question est Edward H. Carr (1892-1982) dans un petit livre devenu un classique, *What is History?* (1961). On consultera aussi Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (rédigé en 1941-1942, publié à titre posthume en 1949 par Lucien Febvre et réédité en 1993 par Étienne Bloch), Lucien Febvre, *Combats pour l'histoire* (1953), R. G. Collingwood, *The Idea of History* (1956), John H. Trueman, *The Anatomy of History* (1967), et les deux ouvrages de Guy Thuillier et Jean Tulard, *Le Métier d'historien* (1991) et *La Méthode en histoire* (1993). Ces deux dernières publications s'adressent aux historiens amateurs.

8. On ne peut expliquer ni l'œuvre de Cicéron, ni sa vie en dehors de l'éloquence, qui imprègne jusqu'à sa conception de la traduction. Il en est de même pour Quintilien. Le premier écrit : "J'ai mis en latin les deux plus célèbres discours des deux Attiques les plus éloquents, Eschine et Démosthène [...]; je les ai mis en latin, non pas en traducteur mais en orateur [...]" (Cicéron 1921 : 111). Quintilien affirme pour sa part : "Ce dont il s'agit maintenant, c'est le moyen le plus sûr pour acquérir l'abondance et la facilité d'élocution. Nos anciens orateurs ne connaissaient rien de mieux pour cela, que de traduire du grec au latin. C'est ce que L. Crassus [...] dit avoir beaucoup pratiqué, et ce que Cicéron recommande très souvent de sa personne" (cité par Horguelin 1981 : 21).

9. C'est Voltaire qui forgea l'expression "philosophie de l'histoire", expression reprise par Hegel, puis par les historiens positivistes du XIX^e siècle. Voltaire, Hegel et les positivistes donneront un sens légèrement différent à ce concept (Collingwood 1956 : 1).

10. Sur l'histoire de l'histoire, on lira avec profit la synthèse excellente de Charles-Olivier Carbonell, *L'Historiographie* (1993) et l'ouvrage de Guy Thuillier et Jean Tulard, *Les Écoles historiques* (1990).

11. "Mais, dans les cas les meilleurs, ils [les traducteurs] proposent ou codifient des impressions générales, des intuitions personnelles, des inventaires d'expériences, et des recettes artisanales. En rassemblant, chacun selon son gré, toute cette matière, on obtient un empirisme de la traduction, jamais négligeable, certes, mais un empirisme" (Mounin 1963 : 12).

12. "[L'] historien, d'instinct, n'a que méfiance pour un ouvrage dépourvu de références, de notes, et dont il ne peut, par suite, *vérifier* les assertions" (Thuillier et Tulard 1993 : 106).

13. Sur ce point, les historiens Carr et Collingwood partagent des opinions divergentes : "One of the serious errors of Collingwood's view of history [...] was to assume that the thought behind the act, which the historian was called on to investigate, was the thought of the individual actor. This is a false assumption. What the historian is called on to investigate is what lies behind the act; and to this the conscious thought or motive of the individual actor may be quite irrelevant" (Carr 1964 : 52).

14. K. Koerner (1978b : 21-54) a bien montré que Schleicher, Saussure et Chomsky, ces grands constructeurs de modèles linguistiques, ont été fortement influencés par le courant de pensée dominant de leur époque. Ce courant général a, en quelque sorte, laissé son empreinte sur leur théorie : la biologie et la botanique chez Schleicher; la sociologie et la psychologie chez

Saussure; les mathématiques et la physique chez Chomsky. La connaissance approfondie du courant de pensée ayant fait naître un paradigme s'impose à l'historien. On peut tracer un parallèle avec l'histoire des inventions. Louis Lumière aurait-il inventé le cinéma en 1895 s'il n'avait pas eu comme devanciers Niepce (photographie, 1826), Edison (lampe électrique 1878; kinéscope 1891), Eastman (pellicule photo souple 1889) et d'autres précurseurs? Louis Lumière n'a, en fait, que résolu les derniers problèmes techniques de la projection animée. L'invention pure est chose assez rare. Il en va de même des grands modèles théoriques : eux aussi sont tributaires de leur temps. Leurs auteurs contractent toujours des dettes envers les penseurs qui leur sont plus ou moins contemporains.

15. Dans son *Discours* préliminaire à sa traduction de l'*Enfer* de Dante (1783), Rivarol écrit : “Il doit suffire aux amateurs que la physionomie de Dante et l'odeur de son siècle transpirent à chaque page de cette traduction” (cité par Horguelin 1981 : 145).

16. En particulier l'abbé de Saint-Réal (1639-1692).

17. L'historien rigoureux multiplie les pèlerinages aux sources *primaires*, *secondaires* ou *tertiaires*, sans perdre de vue cette hiérarchie (Thuillier et Tulard 1993 : 46-47), sans quoi il bâtit sur du sable, ses hypothèses manquant de fondements historiques. Avancer des faits en les étayant d'une ou de plusieurs preuves documentaires est une façon sûre d'éviter les discours fabriqués. Ne rien affirmer qui ne soit vérifiable et appuyé par des faits, voilà qui fonde l'histoire comme science objective.

18. On a tendance à remplacer de mot “cause” par les mots “explication” ou “interprétation”. Certains historiens, adeptes d'une démarche fonctionnaliste, cherchent le “Comment” plutôt que le “Pourquoi?” (Carr 1964 : 88). Le résultat est sensiblement le même. Ce qui importe de retenir ici, c'est la démarche.

19. Il faut se garder de confondre l'examen de la fiabilité des sources d'information ou des témoignages et la critique textuelle des documents d'archives (méthode exhaustive, analytique et comparative des textes) née, elle, au XVII^e siècle et appliquée pour la première fois par Jean Mabillon, auteur du *De re diplomatica* (1681) (Carbonell 1993 : 75; Bloch 1993 : 120).

20. Aujourd'hui, même les scientifiques ne formulent plus de lois : ils énoncent des hypothèses qui ouvrent la voie à de nouvelles recherches, à de nouveaux progrès scientifiques. La science n'a pas pour ultime objet la découverte des lois, mais bien la compréhension des phénomènes.

21. Pour l'historien, “comprendre, ce n'est pas clarifier, simplifier, réduire à un schéma logique parfaitement net : tracer une épure élégante et abstraite. Comprendre, c'est compliquer. C'est enrichir en profondeur. C'est élargir de proche en proche. C'est mêler à la vie” (Febvre 1953 : 76).

22. Goethe (1749-1832) l'avait précédé dans cette voie, comme on peut s'en convaincre à la lecture de son *Achilléide*, qui décalque les procédés homériques.

23. Marc Bloch (1993 : 10) préfère “sources” à “faits”, “données” à “documents”, beaucoup de renseignements historiques ne se présentant pas sous la forme d'un document écrit.

24. Il n'y a pas d'histoire sans projet : “Quand on ne sait pas ce qu'on cherche, on ne sait pas ce qu'on trouve” (E. Dastre, cité par Febvre 1953 : 59). “[T]oute recherche historique suppose, dès

ses premiers pas, que l'enquête ait déjà une direction” (Bloch 1993 : 109). Et le plus difficile n'est pas de décrire ce qu'on voit (les données historiques), mais de voir ce qu'il faut décrire (l'interprétation des données). Autrement dit, pour faire l'histoire, il faut savoir penser, car il s'agit moins de trouver des réponses que de poser les bonnes questions.

25. L'exemple le plus connu demeure sans doute la filiation Plutarque → Amyot → Montaigne. “[L] un des plus signalés services d'Amyot à l'humanisme de son temps est, pour reprendre l'expression de Gustave Lanson, d'avoir rendu Montaigne possible, c'est-à-dire d'avoir permis à l'humanisme de s'humaniser [...]. Avec ce Montaigne nourri d'Amyot [...] l'humanisme français va apprendre à connaître l'homme "de bon biais", dans ce bréviaire des honnêtes gens qu'est désormais le Plutarque français” (Aulotte 1986 : 186-187).

26. Réalisé par le Comité pour l'histoire de la traduction de la FIT, ce collectif, auquel ont collaboré une cinquantaine d'historiens de la traduction d'une vingtaine de pays, aborde l'histoire d'un point de vue thématique en faisant connaître quelques-uns des principaux rôles joués par les traducteurs dans l'évolution des connaissances, des idées et des cultures : invention d'alphabets, genèse des langues, émergence de littératures nationales, diffusion des connaissances, propagation des religions, etc.

27. “Les historiens, écrit Christian Balliu (1994-1995 : 66), et le domaine de la traduction ne constitue pas une exception, tentent trop souvent d'embrigader la pensée des auteurs dans un schéma théorique érigé, et ce pour des raisons de commodité articulatoire.”

28. Cofondateur, avec Marc Bloch (1884-1944), des *Annales d'histoire économique et sociale* (1929), Lucien Febvre (1878-1956) a exposé dans *Combats pour l'histoire* (1953) sa conception de l'histoire, comprise comme une synthèse des éléments politiques, économiques, sociaux, religieux, culturels et mentaux. Bloch et Febvre ont été les deux grands acteurs du renouvellement de l'histoire entre les deux guerres.

Références

- Aulotte, Robert (1986), “Amyot et l'humanisme français du XVI^e siècle”, dans M. Balard (dir.) (1986), *Fortunes de Jacques Amyot*, Paris, Nizet : 181-190.
- Balard, Michel (dir.) (1986), *Fortunes de Jacques Amyot*, Paris, Nizet, 380 p.
- Ballard, Michel (1992), *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, coll. “Étude de la traduction”, Lille, Presses Universitaires de Lille, 299 p.
- Bloch, Marc (1993), *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, édition critique préparée par Étienne Bloch, préface de Jacques Le Goff, Paris, Armand Colin, 291 p.
- Carbonell, Charles-Olivier (1993), *L'Historiographie* (c1981), coll. “Que sais-je?”, n^o 1966, Paris, PUF, 128 p.

- Carr, Edward H. (1964), *What is History?* (c1961), New York, Alfred A. Knopf, 159 p.
- Cary, Edmond (1963), *Les Grands traducteurs français*, Genève, Georg & C^{ie}, 133 p.
- Chan Sin-Wai et David E. Pollard (dir.) (1995), *An Encyclopaedia of Translation. Chinese-English, English-Chinese*, Hong Kong, The Chinese University Press, xxvii-1150 p.
- Chavy, Paul (1988), *Traducteurs d'autrefois. Moyen Âge et Renaissance*, Paris/Genève, Champagnon/Slatkine, t. i : 810 p.; t. ii : 810 p.
- Christmann, Hans Helmut (1987), "Quelques remarques sur l'histoire de la linguistique", dans *Historiographia Linguistica*, 14, 3 : 235-241.
- Cioranescu, Alexandre (1941), *Vie de Jacques Amyot d'après des documents inédits*, Paris, Librairie E. Droz, 227 p.
- Collingwood, R. G. (1956), *The Idea of History* (c1946), London/Oxford/New York, Oxford University Press, 340 p.
- Delabastita, Dirk et Lieven D'hulst (dir.) (1993), *European Shakespeares. Translating Shakespeare in the Romantic Age*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Co., 256 p.
- Delisle, Jean (1975), *Les Interprètes sous le régime français, 1534-1760*, thèse inédite présentée à l'Université de Montréal, 153 p.
- Delisle, Jean (1977), "Les pionniers de l'interprétation au Canada", dans *Meta*, 22, 1, : 5-14.
- Delisle, Jean (1984), *Au cœur du triologue canadien. Historique du Bureau des traductions du gouvernement canadien, 1934-1984*, Ottawa, Secrétariat d'État, 78 p.
- Delisle, Jean (1987), *La Traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 436 p.
- Delisle, Jean (1990), *Les Alchimistes des langues. Société des traducteurs du Québec (1940-1990)*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 446 p.
- Delisle, Jean et Judith Woodsworth (1995), *Les Traducteurs dans l'histoire*, Ottawa/Paris, Les Presses de l'Université d'Ottawa/Éditions unesco, 348 p.
- Delisle, Jean et Judith Woodsworth (1996), *Répertoire mondial des historiens de la traduction / International Directory of Historians of Translation*, publication du Comité pour l'histoire de la traduction (FIT), 3^e éd. (1^{ère} éd. 1991, 2^e éd. : 1993),

60 p. Brochure distribuée par le secrétariat de la FIT, à Vienne.

- Duby, Georges (1987), *Le Moyen Âge. De Hugues Capet à Jeanne D'Arc, 987-1460*, coll. "Histoire de France Hachette", Paris, Hachette.
- Demaizière, Colette (1986), "Les étudiants au XVI^e siècle : leurs difficultés matérielles", dans M. Balard (dir.) (1986), *Fortunes de Jacques Amyot*, Paris, Nizet : 39-55.
- D'hulst, Lieven (1990), *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 256 p.
- D'hulst, Lieven (1991), "Pourquoi et comment écrire l'histoire des théories de la traduction?", dans M. Jovanović (dir.) (1991), *La Traduction, profession créative*, (actes du XII^e Congrès mondial de la FIT, Belgrade, 1990), Belgrade, Prosveta : 57-62.
- D'hulst, Lieven (1994), "Enseigner la traductologie : pour qui et à quelles fins?", dans *Meta*, 39, 1 : 8-14.
- Febvre, Lucien (1953), *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 458 p.
- Horguelin, Paul (1981), *Anthologie de la manière de traduire. Domaine français*, Montréal, Linguatex, 230 p.
- Kelly, Louis G. (1979), *The True Interpreter. A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford, Blackwell, 282 p.
- Koerner, Konrad (dir.) (1978a), *Toward a Historiography of Linguistics. Selected Essays*, Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, Series III — Studies in the history of linguistics, Amsterdam, John Benjamins Publishing Co., 222 p.
- Koerner, Konrad (1978b), "Toward a Historiography of Linguistics: 19th and 20th Century Paradigms", dans K. Koerner (dir.) (1978a), *Toward a Historiography of Linguistics. Selected Essays*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Co. : 21-54.
- Kurz, Ingrid (1985), "The Rock Tombs of the Princes of Elephantine. Earliest references to interpretation in Pharaonic Egypt", dans *Babel*, 31, 4 : 213-218.
- Kurz, Ingrid (1986a), "Das Dolmetscher-Relief aus dem Grab des Haremhab in Memphis. Ein Beitrag zur Geschichte des Dolmetschens in alten Ägypten", dans *Babel*, 32, 2 : 73-77.
- Kurz, Ingrid (1986b), "Dolmetschen im alten Rom", dans *Babel*, 32, 4 : 215-220.
- Lambert, José (1993a), "Anthologies et historiographie", dans *Target*, 5, 1 : 89-96.
- Lambert, José (1993b), "History, Historiography and the Discipline. A Programme", dans Y. Gambier et J. Tommola (dir.) (1993), *Translation & Knowledge, ssott iv*, (actes du 4^e symposium scandinave sur la théorie de la traduction, Turku, 1992), Grafia Oy, Turku : 3-26.

- Lefevere, André (1993), "Discourses on Translation: Recent, Less Recent and to Come", dans *Target*, 5, 2 : 229-241.
- Mounin, Georges (1963), *Les Problèmes théoriques de la traduction*, coll. "Bibliothèque des idées", Paris, Gallimard, 296 p.
- Mounin, Georges (1976), "Les opérations de la traduction" (c1971), dans *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga, éditeurs : 89-95.
- Mounin, Georges (1994), *Les Belles infidèles* (c1955), coll. "Étude de la traduction", Lille, Presses Universitaires de Lille, 109 p.
- Radó, György (1964), "La traduction et son histoire", dans *Babel*, 10, 1 : 15-16.
- Radó, György (1967), "Approaching the History of Translation", dans *Babel*, 13, 3 : 4-8.
- Radó, György (1985), "Basic Principles and Organized Research of the History, Theory and History of Theory of Translation", dans H. Bühler (dir.), *Le Traducteur et sa place dans la société* (actes du x^e Congrès mondial de la FIT, 1984), Vienne, W. Braumüller : 305-307.
- Renner, Frederick M. (1989), *Interpretatio: Language and Translation from Cicero to Tytler*, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 367 p.
- Robins, Robert H. (1978), Foreword, dans K. Koerner (dir.) (1978a), *Toward a Historiography of Linguistics. Selected Essays*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Co. : ix-xiii.
- Savory, Theodore (1968), *The Art of Translation* (c1957), Boston, The Writer, Inc., 191 p.
- Thuillier, Guy et Jean Tulard (1990), *Les Écoles historiques*, coll. "Que sais-je?", n^o 2506, Paris, PUF, 128 p.
- Thuillier, Guy et Jean Tulard (1991), *Le Métier d'historien*, coll. "Que sais-je?", n^o 2615, Paris, PUF, 128 p.
- Thuillier, Guy et Jean Tulard (1993), *La Méthode en histoire* (c1986), coll. "Que sais-je?", n^o 2323, Paris, PUF, 128 p.
- Trueman, John H. (1967), *The Anatomy of History*, Toronto, J. M. Dent & Sons, 158 p.
- Van Hoof, Henri (1991), *Histoire de la traduction en Occident*, coll. "Bibliothèque de linguistique", Paris/Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 368 p.
- Veyne, Paul (1971), *Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil, 350 p.